

Guerre et Paix : version québécoise

Robert Viau

Université du Nouveau-Brunswick



la fin de la Seconde Guerre mondiale, près de 600 000 soldats canadiens ont été envoyés outre-mer. De ce nombre, plus de 45 000 ont été tués et 55 000 blessés ou portés disparus. Un très grand nombre d'œuvres littéraires québécoises ont tenté de décrire la violence et l'horreur du conflit. Le critique Jacques Allard note que dans les romans des années cinquante, la guerre est « en fait l'indicateur temporel le plus déterminant du genre » (Allard 23). Depuis les années quarante jusqu'à nos jours, la Seconde Guerre mondiale n'a cessé de susciter l'intérêt des romanciers. Les romans qui font une référence plus ou moins marquée à ce conflit ne présentent pas tous un intérêt évident, mais certaines œuvres majeures, intimement liées au thème de la Seconde Guerre mondiale, méritent d'être relues et réévaluées.

Les premiers romans qui traitent de ce sujet portent surtout sur la question du *pourquoi* de l'engagement des Québécois dans ce qui est considéré comme une guerre « étrangère », tandis que les romans de guerre *per se* analysent davantage le *comment* survivre outre-mer aux multiples embûches de la mort. La question du comment survivre à la paix peut sembler paradoxale, mais elle est posée dans de nombreux romans des années cinquante qui traitent des « retours-du-front », de la réintégration de ces soldats qui ont vécu une expérience hors du commun, dans une société québécoise qui a peu ou pas évolué. Pendant les années soixante et soixante-dix, à mesure que croît l'absurdité de la guerre du Vietnam, des romanciers qui n'ont pu connaître de première main la Seconde Guerre mondiale, vont reprendre ce thème afin de démontrer la nécessité de rejeter toutes les guerres. Enfin, depuis une vingtaine d'années, nous assistons à une véritable revitalisation du thème de la Seconde Guerre mondiale sur un mode de plus en plus fantaisiste.

Le pourquoi de la guerre

Si nous faisons la récapitulation de ces récits, pouvons-nous dégager les stades d'une évolution graduelle du concept de la guerre en littérature? Dans les premiers récits, *Bonheur d'occasion* (1945) et *Les Plouffe* (1948), la guerre s'insinue dans la vie quotidienne des personnages par la propagande assenée par les journaux et les ondes, par les défilés militaires, par l'enrôlement des hommes valides sous le drapeau. La question de l'engagement du Canada dans ce conflit alimente les conversations. Pourquoi les Canadiens français iraient-ils combattre dans une guerre qui ne les concerne pas? De prime abord, ceux-ci ne sont pas intéressés à combattre « pour les autres ». Les personnages qui s'opposent à la guerre avec le plus de véhémence sont les nationalistes qui se souviennent des méfaits de la conscription de 1917 et des monstrueux carnages de la Première Guerre mondiale.

Dans *Les Plouffe*, le curé Folbèche se sert de son autorité pour contrer tout ce qui menace l'unité de son quartier et il s'oppose à ce que la jeunesse catholique et française soit fauchée sur les champs de bataille européens. Il perçoit les événements de la guerre comme une nouvelle tentative britannique pour enrôler et exterminer les Canadiens français. Le curé rejoint par ses propos Théophile Plouffe qui n'a que faire de cette guerre menée par « nos ennemis les Anglais » (Lemelin 1948, 71). Théophile refuse de voir ses enfants, et en particulier Guillaume, son plus jeune, « servir de chair à canons aux Anglais » (259). Pour la mère Philibert et Rose-Anna Lacasse, dans *Bonheur d'occasion*, les raisons de leur refus relèvent de l'instinct maternel et de « l'instinct de conservation » (Roy 1978, 56). Cette guerre lointaine ne regarde pas les Canadiens français : « On est au Canada [...] c'est bien de valeur ce qui se passe là-bas, mais c'est pas de notre faute » (233). Rose-Anna comprend le désespoir des femmes européennes qui supportent des malheurs plus grands que les siens, mais son instinct maternel l'emporte sur sa pitié et elle n'accepte pas de sacrifier ses enfants.

D'autres personnages, qui n'ont pas de paroissiens ou d'enfants à protéger, entrevoient la guerre en fonction de leurs propres intérêts. La guerre laisse présager la disparition de milliers d'hommes en place, un chambardement économique formidable, une moisson d'avantages pour ceux qui resteront à l'arrière. Jean Lévesque pressent que la guerre lui offre sa chance personnelle d'une ascension rapide. « D'un bout à l'autre de l'échelle, c'est le profit qui mène » (Roy 1978, 48) et la guerre sert à ceux qui ne pensent qu'à s'enrichir. Pourquoi se sacrifier? Dans cette « mer

démontée des hommes » (Roy 1978, 39), que chacun essaie de tirer son épingle du jeu en profitant de la guerre. À Saint-Sauveur, Denis Boucher a le regard tourné vers la Haute-Ville qu'il rêve de conquérir. Ayant renoncé à ses idéaux de jeunesse, il saisit cette occasion de réussir dans sa quête de puissance : « Mon parti politique, maintenant, c'est moi. Ce qui m'intéresse, c'est de me tailler un avenir. Un monde nouveau commence et je serai avec les forts » (Lemelin 1948, 300). D'autres personnages profitent de la guerre, mais sans afficher le cynisme de Jean ou de Denis. Ovide Plouffe, trop malingre pour être enrôlé, prend la place d'un commis conscrit et peut maintenant épouser Rita Toulouse. La guerre « qui fait [leur] bonheur! » (Lemelin 1948, 423) permet aussi à son frère Napoléon de dénicher un emploi bien rémunéré dans une usine de munitions et de s'enrichir.

Ces romans soulignent à quel point la Seconde Guerre mondiale a accentué le mouvement de sécularisation de la société canadienne-française et de remise en question des traditions. Les jeunes adultes, tels Florentine Lacasse et Jean Lévesque, sont attirés par l'américanisme et fascinés par cette société de consommation qui les invite à jouir de la vie et à rejeter tout ce qui entrave leur quête du bonheur. Ceux qui tentent de s'opposer à la guerre et au changement sont réduits au silence. En politique, les ouvriers sont emportés comme des fétus par des décisions prises à l'extérieur de leur quartier et doivent, en dépit de leurs protestations, se soumettre à la volonté politique d'Ottawa. Le curé Folbèche, malgré ses sermons, assiste impuissant à l'éclatement progressif de sa paroisse, tout comme Joséphine Plouffe qui peu à peu voit son bercail se vider. Les événements internationaux font en sorte que les Canadiens français partent, encore une fois, combattre pour l'Angleterre. Guillaume est enrôlé dans l'armée pour la défense du territoire canadien et son père, à la vue de son fils dans l'uniforme kaki, meurt foudroyé. En novembre 1944, à la suite du plébiscite sur la conscription, Guillaume est envoyé outre-mer et connaît l'« enfer » (Lemelin 1948, 468) de la campagne de Hollande.

Guillaume est un conscrit qui part à la guerre bien malgré lui. Dans *Bonheur d'occasion*, ce qui motive la majorité des personnages à s'enrôler volontairement, ce n'est pas le désir de combattre, mais celui d'échapper à la misère. La guerre représente pour les chômeurs de Saint-Henri une forme de salut (377-378), une occasion de fuir un quartier défavorisé. Elle offre à tous ces chômeurs exaspérés un uniforme, une solde, une baïonnette, un fusil, en d'autres mots, leur premier outil de travail depuis de nombreuses années. Que les personnages soient du quartier de Saint-Henri ou de Saint-Sauveur, le choix est simple : « Chômer ou se faire tuer »

(Lemelin 1948, 299). Plusieurs Canadiens français vont grossir les rangs des régiments francophones « soit par amour de la France, soit par goût de l'aventure, soit pour refaire des muscles atrophiés par le chômage, soit par un étrange et admirable besoin du don de soi » (Lemelin 1948, 438). Cet « admirable besoin du don de soi » s'exprime de diverses façons. Azarius Lacasse croit que le Canada se doit d'arrêter l'Allemagne nazie pour des raisons d'humanité, pour sauver la démocratie. Mais en fin de compte, Azarius s'engage car il veut échapper à la misère quotidienne de sa trop nombreuse famille et parce qu'il sait que pour un chômeur sans instruction, l'armée présente la seule solution. Sa famille recevra l'argent dont elle a tant besoin, à la suite de son départ pour le champ de bataille.

Emmanuel Létourneau, en revanche, n'a pas de préoccupations financières ou familiales, mais il est agité par la vision qu'il a eue, très jeune, de la misère et il croit que les chômeurs peuvent s'aider « en aidant quelqu'un d'autre » (Roy 1978, 57). Avant de partir outre-mer, Emmanuel tente de faire partager son enthousiasme et sa vision de l'avenir. La guerre va détruire « le maudit pouvoir de l'argent », et la richesse du travail des grandes masses « va faire vivre le monde, tous les hommes dans la justice » (63). Emmanuel est le porte-parole d'une vision humaniste. Il croit en l'action individuelle, au don de soi et à l'engagement militaire afin de changer le monde. Cependant, à plusieurs reprises, Emmanuel voit chanceler sa foi dans le bien, son enthousiasme, son élan vers l'action. Au moment de partir, Emmanuel se rend compte que les soldats qui l'entourent ont diverses raisons de combattre, que ce soit pour la gloire de l'Empire ou pour aller « chercher au bout du monde le pain de leur famille » (380). Mais Emmanuel part pour une raison particulière : « C'était donc cet espoir diffus, incompris de la plupart des hommes, qui soulevait encore une fois l'humanité : détruire la guerre » (381). Emmanuel s'engage pour lutter contre « l'universalité du malheur » (56) et s'assurer que son idéal de paix, de justice et de fraternité deviennent réalité.

Somme toute, les chômeurs de *Bonheur d'occasion* sont désespérés et la guerre leur apparaît comme la seule, l'unique solution à leur misère économique et à leur suicide moral. Mourir au champ de bataille est préférable à s'étioler dans la ville. Tous, que ce soit instinctivement comme les chômeurs de chez Emma ou consciemment comme Emmanuel, préfèrent que s'écroule ce monde qui les a réduits au rôle de chômeurs, que tombent les barrières sociales qui les retiennent, et cela au risque de leur propre mort. Cette vision eschatologique ne consiste pas à dire : voilà où l'on va aboutir, mais à dire : demain peut être différent. La guerre leur apparaît comme une forme de salut, la seule possibilité d'un changement

dans leur existence et d'un bouleversement dans la société. Certes, la guerre est une violente exaspération de la crise économique, sa suite absurde, mais malgré cela les chômeurs, et en particulier Emmanuel, misent sur l'avènement d'un monde meilleur. La guerre, par son excès même, ouvre la voie à l'établissement d'un nouvel ordre social. En aidant autrui, les chômeurs vont s'aider eux-mêmes et leur engagement leur permettra de rétablir la justice, de châtier les agresseurs et de guérir le monde.

Survivre à la guerre

Une fois rendus outre-mer, les chômeurs devenus soldats ont d'autres préoccupations, personnelles et terre à terre, car ils doivent assurer leur survie. Dans les romans qui portent sur les opérations militaires en Europe, on décrit en détail l'impact de la guerre sur le soldat ordinaire, peu préparé aux horreurs auxquelles il doit faire face. Dans *Neuf jours de haine* (1948), les soldats s'entraînent depuis des mois, mais à la suite du débarquement en France quelque chose de nouveau, à quoi rien ou à peu près rien dans le passé ne les préparait, entre dans leur existence : la mort violente sur le champ de bataille. Afin de survivre, les soldats acquièrent un sixième sens, « l'intuition de la mitraille [...] l'instinct du feu » (Richard 42), qui leur permet de sentir venir les projectiles avant de les entendre et de passer dans les trous, entre les obus s'il le faut afin de ne pas mourir.

Ceux qui tombent sont des vaincus. Pas moi. Je ne tomberai pas.
Je suis invulnérable. Je suis chanceux. Je vivrai. Je ne mourrai pas.
Un obus. Je ne serai pas atteint. Je ne peux pas être blessé. C'est impossible. Chacun se le dit. Les lois de l'égoïsme se vautrent dans chaque pensée. Des balles. L'air est compact, mais plein de trous.
Il suffit de passer dans les trous où il n'y a pas d'éclats d'acier, ni de balles, ni de mort. (14)

Cependant, malgré leur habileté et leur courage admirables, les soldats périssent à la guerre, car « la mort a la plus grande partie des atouts » (57). Alors un nouveau sentiment s'empare de ceux qui voient mourir leurs compagnons d'armes : la haine. Ce sentiment permet de continuer, de poser les gestes nécessaires afin de réduire au silence l'ennemi. La haine est le véritable nerf de la guerre, une passion excitée dans l'âme des soldats par ce qui les blesse ou les menace, et qui les pousse à combattre et à aller de l'avant. Elle « met le feu aux veines [...] met de la rage intense dans les réflexes » (67) et donne aux soldats la force de se surpasser dans les combats

et de donner la mort. D'une façon générale, la guerre est un moment exceptionnel, où l'*hubris*, la démesure démentielle telle que la définissaient les Grecs, trouve toutes les conditions pour se déchaîner.

Les romans de guerre décrivent souvent des attaques qui sont mal préparées, mal dirigées, et qui se soldent par d'inutiles pertes d'hommes. Les combattants sont épuisés, couverts de boue; ils ont faim, ils ont froid, et ils se font tuer, mais cela n'a pas d'importance, car si la route n'est pas prise, « les généraux ne pourront déguster en paix leur liqueur » (105). Les mouvements de troupes sont « diffus, confus, profus » (104); l'artillerie bombarde ses propres soldats de sorte que « les pertes ont dépassé celles des balles ennemies » (99). L'ennemi lui-même demeure souvent invisible et canarde les soldats. Dans *Neuf jours de haine*, Richard décrit l'expérience personnelle du soldat, facilement tué et aussitôt remplacé. Celui-ci évolue dans un monde mécanisé, inhumain. Dans cette guerre de ferraille, comme l'explique le sergent-major McDeen : « L'armée détruit ses recrues et les façonne en automates incapables d'originalité » (378). Dans un tel contexte, il n'y a plus de héros, car la guerre moderne est une affaire d'équipe, une entreprise collective où le soldat fait partie d'une mécanique bien huilée. Le soldat n'est qu'un rouage parmi d'autres rouages. Il se retrouve dans un gigantesque engrenage qu'il ne contrôle pas, en face duquel son sort infiniment dérisoire ne fait plus le poids.

Semblable en cela à *Neuf jours de haine*, *Les Canadiens errants* (1954) décrivent l'expérience personnelle et le point de vue du simple soldat, mais soulignent davantage la présence obsédante de la mort. À mesure que progresse la campagne du nord-ouest de l'Europe, tous les soldats qui combattent avec le caporal Richard Lanoue sont soit blessés, soit tués. Le brancardier Xavier Gagnon avait peut-être raison lorsqu'il disait à Lanoue : « y'a rien que deux manières d'en sortir, de c'te guerre-là : sur une civière attachée sur un jeep qui s'pousse vers l'arrière à quarante milles à l'heure, ou ben dans un trou su' le bord d'la route, avec deux pieds de terre par-dessus toé, la carabine plantée dedans par la baïonnette et ton *steel helmet* accroché après » (Vaillancourt 83). Les soldats meurent de façon subite, sans se rendre compte qu'ils ont été atteints par un obus, ou à la suite d'une « agonie peu commune » (29). Le mot « mort » revient avec insistance car, dans la « cinquième dimension » de la guerre, mourir ou donner la mort fait partie du « devoir accompli » (153).

À la suite de leur expérience de première main du combat, de la mort et de la cruauté de l'occupation nazie, les soldats canadiens se questionnent-ils davantage sur le pourquoi de leur engagement? Dans *Les Chasseurs d'ombres* (1959), Jérôme Gauvain a combattu en Espagne où sa

fiancée a été fusillée. Devenu capitaine de frégate, il a des comptes à régler avec les fascistes. Mais les autres marins canadiens ne cherchent pas à élucider leur engagement dans ce conflit. Quand ils en discutent, les marins n'arrivent pas à expliquer le pourquoi de leur combat et ils mettent fin rapidement à cette conversation « conscients d'avoir, en bons Canadiens qu'ils sont, évité tout effort de définition ou d'abstraction... » (Gagnon 152). Les soldats de *Neuf jours de haine* ont une formule laconique pour expliquer leur engagement : ils cherchent à coup de baïonnettes et de fusils à opérer le « mal d'Europe » (243), à débarrasser le continent des « uniformes verts ». Ces Canadiens définissent le « mal d'Europe » comme l'ambition impérialiste qui divise le continent européen. Cette idéologie d'expansion, à laquelle participent l'armée, la politique, la diplomatie et le capitalisme, permet à un duce ou à un führer de se dresser, orgueilleux ou illuminé, d'hypnotiser la foule et de l'entraîner à la conquête. L'Europe saigne de cette lutte de races à laquelle il faut mettre fin.

Mais il y a un corollaire inattendu au « mal d'Europe » : le Canada, s'il cède au régionalisme, connaîtra à son tour cette « infection » (243). Pour contrer le régionalisme, il faut un pays. Or, ces « coloniaux » (131), en majorité anglophones, viennent d'un territoire qui « continue à se laisser gouverner par *White Hall* » (362). Plus tard, à la suite de leur participation à la guerre, ils espèrent « faire un jour partie du monde » (246), dans un pays indépendant, le Canada. Le même thème est développé dans *Les Chasseurs d'ombres*. Les marins venus de toutes les provinces du *Dominion*, « capables d'une furie, sous le feu, qui rappelle les guerriers de Vimy et de Courcellette... » (188), ne sont ni Américains ni Britanniques, mais forment quelque chose d'homogène, de reconnaissable, de distinct : des Canadiens. Un nouveau peuple se forme au creuset de la guerre, « une nouvelle race d'hommes s'éveille à son identité » (190). Dans *Neuf jours de haine*, le soldat Nanger, en qualité de premier citoyen, va encore plus loin et propose tout simplement l'abolition des frontières de sorte que les soldats de son unité ne seront plus sujets britanniques, ni Canadiens, mais tout simplement « habitants du monde » (246). De même, le caporal Kouska fait de la politique « de plus en plus avancée » (148). Il rêve d'« amoindrir l'importance des rangs, [d']abolir les castes » (76) et espère « une course en avant, vers l'évolution, après la guerre » (149). Kouska travaille à la grande émancipation de l'humanité, ce qui n'est pas sans rappeler les idéaux d'Emmanuel dans *Bonheur d'occasion*.

Dans *Les Canadiens errants*, la majorité des soldats ont rejoint l'armée en 1939, connu les longues années d'attente en Angleterre, puis les durs

combats de Normandie et de Hollande. Aucun d'entre eux n'est animé d'un zèle aveugle, d'un patriotisme à toute épreuve, comme les soldats nazis. Pourquoi alors refusent-ils les offres de travailler dans les bureaux de l'armée, en dehors de la zone des opérations militaires? Ces chômeurs ont trouvé une raison d'être grâce à l'armée. La guerre et la présence quotidienne de la mort les ont transformés : « Les mois accumulés de vie au front et les dangers partagés, puis les grades, qui donnaient la responsabilité d'hommes, les avaient marqués » (71). Malgré leurs différences d'âge, d'origine ethnique et de statut social, ces soldats sont unis par la « solidarité des compagnons de misère et de devoir » (71).

La guerre est perçue par plusieurs soldats comme une planche de salut qui leur permet de sortir d'un milieu malheureux et de trouver leur voie. Dans *Nora l'énigmatique* (1944), Édouard Lanieu, abandonné par son père, a grandi dans une atmosphère de tristesse, de pleurs réprimés et de quasi-pauvreté. Lorsque la guerre est déclarée, il n'hésite pas : « Une force irrésistible l'entraînait; une exaltation qu'il n'avait jamais connue l'emportait » (Hartex 18). La guerre le révèle à lui-même. Comme le résume Nora, une espionne italienne : « Ce que j'aperçois en toi, c'est l'homme aux ressources, sentimentales et intellectuelles, si grandes, mais qui n'ont pu se mettre en œuvre. Tu dormais : la guerre t'a indiqué ta voie. Mûri à la suite de cette grande aventure, tu ne flotteras plus au gré des vents comme autrefois. Tu es devenu homme, vraiment » (139). La guerre permet à Édouard de se connaître et de se faire valoir, de rencontrer sa fiancée et de retrouver son père.

Dans *Les Canadiens errants*, la remarque du major Cousineau à ses hommes souligne la vérité de l'existence des soldats : « Si on vous donnait votre congé aujourd'hui, vous ne seriez pas retournés chez vous depuis quinze jours que vous brailleriez pour revenir au front » (70). Et le narrateur d'ajouter, dans une de ses rares interventions : « Il voyait juste. On gardait une nostalgie poignante de la vie dangereuse, grandeur de l'homme » (70). Certes, pour les civils, les soldats sont « une bande de martyrs » (116), mais pour les vieux de '39, la guerre a marqué leur jeunesse et transformé leur vie : « Tant pis si le bon temps était fini, tant mieux si la guerre s'achevait. Mais tant pis si la jeunesse s'achevait aussi, et si on ne savait pas ce qu'on ferait après. L'aventure avait été belle » (119). Les « Canadiens errants » ont libéré des peuples et la gratitude de ces derniers est une récompense suffisante, mais pour ces soldats, à la différence des « socialistes » de Jean-Jules Richard, les idéologies politiques ne sont pas toujours claires. Ces soldats connaissent surtout leur devoir, l'attrait de la vie dangereuse et la fraternité des combattants au front.

Richard Lanoue est quelque peu différent. Orphelin, il a commencé à vivre « le jour où il était entré dans l'armée » (58) et il est à la guerre « pour y mourir, ou en sortir comme un nouveau-né » (59). Lanoue ne croit qu'en l'homme, « seul avec son destin, puissance ténébreuse » (196). Ayant longtemps côtoyé la mort, il en est venu à la conclusion que « pour exposer sa vie en y trouvant une satisfaction de l'âme, il fallait valoir quelque chose » (196). L'orphelin dont l'enfance avait été bafouée, a semé sa jeunesse dans la guerre afin d'y chercher le sens de la vie et il sait, peu avant d'être blessé, que le courage des hommes « était la meilleure chose en eux. Leur dignité unique » (139). Sur le « terrain de vérité » (192) de la guerre, les hommes se révèlent. Et qu'ont-ils de si admirable sinon leur courage, leur « grandeur à bouche fermée » (192) dans leur combat avec la mort : « Avoir marché au-devant de son destin pour soumettre sa vie à l'épreuve suprême; s'être trouvé, tel que prévu, face à la Mort; l'avoir défiée en combat singulier, s'être battu comme Jacob avec l'ange; — Qu'on eût vaincu ou perdu, cela, peut-être, était digne d'un homme? » (196). Ceux qui ont connu cette expérience ne sont plus jamais les mêmes, car ils savent ce que vaut une mort d'homme.

Théâtre de guerre

Dans la dramaturgie québécoise, le thème de la Seconde Guerre mondiale revient à maintes reprises, en particulier dans les « Fridolinons » de Gratien Gélinas. Dans ces revues annuelles où prédomine le gros comique, il s'agit avant tout de divertir le public, mais Gélinas réussit à glisser des allusions parfois très fines et à dire des vérités fort malcommodes par la bouche de son gavroche, Fridolin. Au début de la guerre, ses personnages expriment les craintes des Canadiens français qui ne comprennent pas ce que peut signifier aller au secours de l'Angleterre. Ainsi, en 1939, le conscrit Baptiste se demande si cela « vaut la peine d'aller [s]e faire casser la fiole » (Gélinas 1988, 182). Après tout, Baptiste vit au loin, en Amérique, n'a pas de colonies convoitées par les Allemands et trouve que la démocratie a bien mérité les malheurs qui s'abattent sur elle. Dans « Fridolinons '40 », un soldat canadien interrompt la partie de cartes des soldats français et allemands. Le Français reconnaît son « cousin » à son « bel accent du 17^e siècle » et lui demande ce qu'il vient faire sur la ligne Maginot. « Ce que je viens faire... », lui répond le Canadien, « Je le sais-t-y, moi? » (205). Cette question du pourquoi de l'engagement du soldat canadien dans cette guerre étrangère reviendra dans plusieurs sketches.

Le jeune Fridolin, qui s'affuble du chandail bleu-blanc-rouge du club de hockey *Le Canadien*, du pantalon court à bretelles, d'une casquette, et qui parle une langue populaire, interprète à sa façon les propos des « grandes personnes ». Fridolin ne comprend ni la guerre ni les directives du gouvernement, et il a l'impression que, « quand le bon Dieu nous [les Canadiens français] a créés, il a mis sur la boîte : "Le bon peuple : tenir bien bouché!" » (Gélinas 1981a, 83). Fridolin est agacé par la servilité des Canadiens français qui se laissent « tondre » par les parlementaires d'Ottawa et les « trusts » anglo-saxons. Le mouton de Saint-Jean-Baptiste n'est pas toujours un animal à quatre pattes sur un « char allégorique ». Comme le fait remarquer un conducteur de tramway à ses passagers canadiens-français : « depuis vingt ans que vous protestez, vous allez gueuler encore pendant vingt ans... Mais vous ferez jamais rien : parce que vous êtes des bons petits Canayens français. C'est ça... Ça bêle un peu fort des fois... mais ça mord jamais! » (241). Plusieurs sketches portent sur la conscription imposée aux Canadiens français, mais comme le chantent les acteurs au sujet du plébiscite : « Répondez oui ou non/ Ça fait pas de différence/ Parc' que tout' la question/ Elle est réglée d'avance » (249).

Fridolin se moque souvent des politiciens et de la propagande gouvernementale, de plus en plus envahissante, « cette propagande légère, souple et bien française qui nous vient directement d'Ottawa en passant par Toronto » (Gélinas 1981b, 272). Et Fridolin d'ajouter au sujet de la conscription : « notre armée est pas assez forte. C'est vrai, y a pas assez de place dedans pour tous les capitaines puis tous les colonels de l'Ontario » (Gélinas 1980, 48). Fridolin parle sans contrainte. Certaines de ses remarques pourraient être perçues comme étant subversives, mais Fridolin par ses propos libres défend la démocratie. Comme il le souligne lui-même, dans un pays en guerre où l'on ne peut ni travailler là où on veut, ni manger ce qu'on veut, ni s'habiller comme on veut, « la liberté de parole, c'est à peu près tout ce qui nous reste de différence entre ce qu'on se bat pour ne pas être et ce qu'on est en réalité » (Gélinas 1981b, 189-190).

Dans les revues annuelles de 1945 et de 1946, Gélinas a joué sur scène un conscrit malchanceux, envoyé outre-mer, puis abandonné par sa fiancée. Le succès du « Départ du conscrit » et du « Retour du conscrit » est tel, que Gélinas décide d'écrire une pièce sur le même sujet. Dans *Tit-Coq* (1948), Marie-Ange avait promis d'attendre son fiancé, un bâtard « né à la crèche, de mère inconnue et de père du même poil » (Gélinas 1968, 17), mais après deux ans d'attente elle succombe à l'influence de la famille et épouse un autre homme. Au retour de Tit-Coq, elle avoue ne pas être heureuse et toujours l'aimer. Tit-Coq lui suggère de s'enfuir avec lui, mais

le Padre intervient et fait entendre raison au couple : en enlevant Marie-Ange, Tit-Coq perpétue l'illégitimité à laquelle il veut échapper. La crainte de faire subir à ses enfants sa situation de bâtard empêche finalement Tit-Coq de réaliser son projet. Dans cette pièce, la guerre joue un rôle dans la séparation du couple. Mais si l'espace militaire est néfaste à l'amour, il est propice à l'amitié et à la solidarité masculine. Le Padre joue le rôle de père et Jean-Paul celui de frère; la vraie famille de Tit-Coq est l'armée. La situation de Tit-Coq rappelle celle des orphelins Richard Lanoue et Édouard Lanieu qui trouvent une raison d'être grâce à l'armée. Fier et combatif, Tit-Coq, né un 24 juin, incarne l'esprit frondeur canadien-français. C'est un garçon du quartier à qui on a menti et qu'on a envoyé combattre dans un conflit auquel il ne comprenait pas grand-chose. On lui a fait miroiter un monde meilleur, il se retrouve après la guerre de nouveau « bâtard », sans foyer. Il se rend compte qu'on l'a berné et que la société qu'il a quittée, une société où « ça sent le vieux scapulaire à plein nez » (64), n'a guère évolué.

Tout comme Tit-Coq, Joseph Latour, dans *Un simple soldat* (1957), est issu d'un milieu canadien-français défavorisé de Montréal, et tout comme Tit-Coq, Joseph voit son rêve se briser à son retour à la vie civile. Joseph s'était enrôlé afin de se réaliser et « faire un homme de lui à la guerre » (Dubé 195). Mais la victoire des Alliés en Europe est survenue avant qu'il ne se rende au front. Sans instruction et sans raffinement, Joseph est à la quête d'un absolu qui le contenterait et qui donnerait un sens à sa vie ratée. Il sait qu'il a manqué sa chance et qu'il est resté aux yeux des autres personnages : « un voyou, un bon-à-rien [...] qui ne] réussi[t] jamais rien » (44). Joseph porte la vareuse de son costume de soldat et traîne dans les bars et les « grills ». Il vivote, boit et déçoit ceux qui ont eu confiance en lui. À la suite de l'accident cardiaque et de la mort de son père, mort dont il est partiellement responsable, Joseph s'engage de nouveau dans l'armée et est envoyé en Corée où il meurt au champ de bataille, « comme y a voulu... Comme un simple soldat » (141). En temps de paix, aucun travail ordinaire ne semble convenir au soldat Latour qui n'arrive ni à cerner ni à exprimer ses désirs. Son incapacité à s'adapter à la vie ordinaire des civils provoque catastrophe sur catastrophe. L'armée seule arrive à fournir à Joseph un cadre rigide dans lequel il peut fonctionner : « Je me suis aperçu tout à coup que c'était ma place, ma seule place » (24). Le drame de Joseph Latour semble être celui de nombreux soldats licenciés.

Survivre à la paix

Après avoir développé son « intuition de la mitraille », côtoyé la mort de sorte qu'elle est devenue plus familière que la vie, détruit la dictature des « uniformes verts » et opéré le vieux continent du « mal d'Europe », le soldat se retrouve sans défense quand vient le temps de ranger son fusil. Parce qu'il a perdu un frère ou un ami, il ne rentre pas chez lui tel qu'il en était parti. Les retours-du-front ont soumis leur vie « à l'épreuve suprême » et défié la mort « en combat singulier » (Vaillancourt 196). Ils ont découvert le courage, la grandeur et « leur dignité unique » (139). Ceux qui ont connu cette expérience s'adaptent difficilement à vie civile. Le retour au pays natal se révèle d'autant plus décevant que ces hommes reviennent dans une société hautement industrialisée, mais régie par des institutions qui ont peu ou pas évolué. Les ex-soldats regrettent l'insouciance de la vie des camps, l'exaltation du danger, l'ardeur qu'ils mettaient à vivre intensément leur existence. En effet, que représente la guerre pour ces vétérans sinon l'époque « où [ils se sont] mesurés, jaugés à [leur] valeur? où [ils se sont] découverts?... » (Vac 210). Ils étaient partis libérer l'Europe et sauver la démocratie, les voilà soumis au député et au curé, enfermés dans des bureaux, à obéir à ceux qui dans leur « quête de puissance » ont pu « compter sur quelques bonnes années » (Gélinas 1981a, 266) de guerre pour s'enrichir.

Les jeunes hommes qui avaient rejoint les rangs des régiments canadiens-français « par un étrange et admirable besoin du don de soi » (Lemelin 1948, 438) se rendent compte à leur retour qu'il n'y a pas eu de bouleversements dans la société. La guerre n'a pas détruit « le maudit pouvoir de l'argent » et tous les hommes ne vivent pas « dans la justice » (Roy 1978, 63). De même, l'importance des rangs n'a pas été amoindrie, les castes n'ont pas été abolies et la « course en avant » (Richard 149), après la guerre, ne s'est pas faite. Les frontières n'ont pas été abolies et nous ne sommes pas tous des « habitants du monde » (Richard 246). Enfin, ils n'ont pas réussi à « détruire la guerre » (Roy 1978, 381); au contraire la menace d'un nouveau conflit se profile à l'horizon. Ayant connu une évolution qui ne cadre plus avec le milieu qu'ils ont laissé, les retours-du-front doivent « amputer » leurs idéaux. Il est peut-être préférable qu'Emmanuel Létourneau ne soit pas revenu de la guerre. Emmanuel est mort très lentement, d'inanition, derrière des barbelés, avec bien d'autres prisonniers de Hong Kong (Roy 1982, 174). Lui qui incarnait l'idéalisme et l'intransigeance de la jeunesse aurait difficilement accepté le matérialisme et la complaisance de la société civile.

Les chômeurs sans instruction et sans métier qui s'étaient enrôlés afin d'échapper à l'immense misère qu'ils subissaient depuis des années retrouvent celle-ci à leur retour. Dans « Le Retour du conscrit », l'ancien spécialiste du « shoe-shine », revenu au pays avec « juste une couple de petits trous dans la pelure » (Gélinas 1980, 248) et quelques médailles, va se prendre tout de suite après la parade de la victoire « un coin de rue, pour vendre des crayons puis des lacets de bottine » (61). Azarius Lacasse, pour survivre en temps de paix, doit reprendre un métier qu'il n'a jamais prisé, celui de chauffeur de taxi (Roy 1982, 167-168). Richard Lanoue se bat avec l'officier responsable de sa réintégration à la société et dépense ce qu'il lui reste d'argent avec une prostituée qui lui trouve un « p'tit air perdu », un « p'tit air écarté » (Vaillancourt 247).

Plusieurs de ces retours-du-front passent pour des « inadaptés », des « désaxés », des « gazés » (Vaillancourt 172), car à la suite de la frénésie de la guerre, ils ressentent une grande lassitude mentale et le sentiment de l'inutilité de tout. Dans *Pierre le magnifique* (1952), Denis Boucher qui a trop vu de jeunes victimes, « mortes pour rien » (Lemelin 1973, 63) revient de la guerre avec un « cynisme résigné » (57). Cet « ange noir » de trente ans entretient une maîtresse, agit en sorte que Pierre Boisjoly s'écarte momentanément de sa vocation religieuse et vit à l'encontre des conventions sociales. Pour d'autres ex-soldats, marginaux et révoltés, qui ont le « cerveau malade » (Hartex 144), la fuite se présente comme une solution. Joseph Latour (*Un simple soldat*) et Paul Benoît (*Nora l'énigmatique*), comprenant l'impossibilité du bonheur dans la société canadienne-française de l'époque, repartent, seuls, et commencent « un long voyage » (Gélinas 1968, 197). Ils ne connaîtront une forme d'apaisement qu'en s'enrôlant de nouveau dans l'armée, qu'en participant à une nouvelle guerre.

Monseigneur Folbèche avait eu raison de prétendre que les jeunes Canadiens français « se gâter[aient] au contact de ces Anglais et de ces Français » (Lemelin 1948, 310) et qu'après un séjour en terre étrangère, ils reviendraient « transformés en ennemis du système établi » (Lemelin 1982, 166). L'Europe représente un espace de liberté et de civilisation où l'on accepte pleinement la vie dans toute sa diversité. La traversée de ce continent en ruines devient un voyage de découverte pour de nombreux soldats de sorte qu'à leur retour dans leurs foyers, ils sont « à peine reconnaissables » (Vac 161). À mesure que son séjour outre-mer se prolonge, le capitaine Jacques Grenon, dans *Deux portes... une adresse* (1952), ressent de plus en plus d'indifférence à l'égard de sa femme et des nouvelles du pays. Une Française raffinée, pétillante, cultivée, le presse de

quitter sa femme et de connaître enfin l'amour et la passion. Bien malgré lui, le capitaine revient au pays et à sa famille. « La réadaptation, c'est la régression » (Vac 161), comme l'avait prédit son colonel, et Grenon se voit obligé d'amputer « le meilleur de [lui]-même » (161), « d'abandonner un idéal » (162) afin que le reste de l'existence soit possible. Il ne lui reste plus qu'à reprendre la routine qui mène « droit à l'avilissement » (52) : « Le pays les remettrait dans le moule de la banalité, de l'envie, de la misère morale et du terre à terre, de la pudibonderie, de l'hypocrisie, de ce qui aveulit un homme » (223). Jacques Grenon aspire à la liberté, à l'authenticité, mais n'a pas le courage de ses aspirations. Il renonce à ce qu'il est devenu et réintègre le rang. À partir de ce moment, il est condamné à vivre à la surface de son être et des choses.

Malgré la défaite de Jacques Grenon, l'unanimité imposée par les tenants du pouvoir est de plus en plus remise en question par ceux qui reviennent d'Europe et par l'intelligentsia qui refuse d'être muselée. Le Québec des années cinquante n'est-il considéré par ceux-ci comme un « stupide et inutile village » (Élie 45) où « l'esprit dort et tout le monde est content » (203)? Les romanciers veulent apporter quelque chose de neuf dans la littérature du pays, faire part des inquiétudes de leurs contemporains et tenter d'explorer ce domaine spécial de la recherche humaine : le sens de la vie dans le contexte de l'après-guerre. Les héros des romans des années cinquante sont en quête d'une plus grande liberté personnelle et sociale, mais ils sont limités, entravés dans leurs efforts par ceux qui les entourent et par les figures d'autorité de sorte que ces récits se terminent souvent par un drame.

Bernard Guérin, dans *La Fin des songes* (1950), connaît un cheminement similaire à celui de Jacques Grenon. En 1941, Bernard est envoyé outre-mer et la correspondance qu'il entretient avec sa femme est « le plus pénible des devoirs » (Élie 62). À la fin des hostilités, le couple constate « qu'ils avaient mûri dans des mondes différents et qu'il y aurait toujours entre eux quatre années qu'ils ne pourraient partager » (63). Le militaire se rend compte aussi que les civils québécois n'ont perçu que l'écho des « convulsions du monde » (126) et qu'au pays, rien n'avait changé. Pour ne pas paraître ridicule face à ces gens qui n'ont « jamais connu les contractions de la peur » (127), Bernard s'empresse de reprendre ses anciennes habitudes et se résigne à vivre au milieu « d'étrangers familiers » (128). Il se laisse tenter par la politique, puis par les affaires, sans qu'il ait à s'interroger sur le sens de son existence, l'éloignement de son épouse ou le désespoir croissant de son meilleur ami, Marcel Larocque. Tout comme Jacques Grenon, Bernard vit à la surface de son être et des

choses. Le suicide de Marcel marque la fin des jeux, car elle éclaire Bernard sur « la vérité de la vie » (255), comble son vide existentiel et lui enseigne qu'on ne vit pas seul. Bernard promet de ne plus abandonner les siens et de les sauver, si possible : « Je n'abandonnerai plus rien et j'ai besoin de vous pour comprendre et pour en éclairer d'autres, et pour les sauver » (251).

Dans *Évadé de la nuit* (1951), un deuxième homme d'action, Marcel Cherteffe, a formé son « propre destin » (Langevin 33) en s'enrôlant dans l'armée. Il évolue dans un monde « où l'on accomplit » (33). Projeté dans un monde hostile où il doit poser des gestes concrets, précis, s'il ne veut pas mourir, le sergent évite de se pencher sur « l'abîme » (35) de l'individualité et des émotions, et de questionner ses choix et le bien-fondé de ses actes. Pourtant, le doute s'insinue dans le cœur du soldat lorsqu'il aide le chirurgien à amputer la jambe d'un jeune homme qui s'est mutilé d'un coup de baïonnette afin de ne pas combattre et lorsqu'il tue une enfant avant qu'elle n'éveille l'ennemi par ses cris. À la suite de ces événements à la fois tragiques et absurdes, la confiance du soldat s'effrite, le doute s'installe et distille son poison. Cet homme éprouvé pour la première fois dans son existence, meurt au combat sans avoir réussi à vaincre ses démons ni à justifier ses actes. Pour Jean Cherteffe, la vie militaire de son frère se résume en ces mots : « Égorger une enfant et mourir au champ d'honneur » (152). Marcel était assoiffé d'action, de justice et d'éternité. Il est enterré en terre étrangère sans avoir obtenu un lambeau de réponse à ses interrogations. Mais comme le démontre *Évadé de la nuit*, il n'y a pas de réponses, « tout se confond dans un néant dont nulle puissance ne fait le compte, [et] nos cris n'éveillent aucun écho » (57). Dans ce monde sans espoir et sans joie, l'homme ne trouve pas de sens à son existence, la solitude n'est pas rompue. La guerre apparaît comme un immense gâchis.

Faites l'amour et non la guerre

Une vision négative de la guerre s'impose vers la fin des années cinquante. Dès lors, le « héros » n'est plus le vétéran qui a combattu outre-mer, mais l'objecteur de conscience qui refuse la guerre. Dans *Les Inutiles* (1956), Jean, Antoine et Julien ont bu une potion qui les a rendus fous par haine de la guerre : « Nous aimions si peu la guerre que nous étions prêts à tout pour ne pas être conscrits » (Cloutier 23). Dans *Mon fils pourtant heureux* (1956), Fabrice Navarin, par l'emploi soutenu de la satire, de l'ironie et de l'humour, souligne l'immense supercherie de la guerre : « On massacre quelque cinq millions de Juifs, passablement de Chrétiens et d'Asiatiques

[... on dépèce] gaiement le monde à Yalta [...]. On oublie l'univers concentrationnaire, les camps, les crématoires; on ravale sa honte collective, on se lave les mains, et la pluie efface le sang sur les dalles. On plante un peu partout des croix de bois bien propres, alignées au cordeau [...] puis, on bat le rappel des touristes » (Simard 166-167). Dans un tel contexte, pourquoi Fabrice prendrait-il la guerre au sérieux et irait-il se faire « casser la figure » (167) outre-mer ?

Au camp militaire, Fabrice constate que tout est calculé pour que le soldat « bafoué, humilié, trituré, contrarié, comprimé de mille façons violentes ou insidieuses, tombe enfin dans une colère voisine du désespoir, et qui n'a plus d'issue que dans le *meurtre* » (169). Le « dressage ignoble » prépare aux « grands abattoirs » (170). Fabrice échappera à l'armée grâce à la complicité de son grand-oncle, médecin militaire. Fabrice ressent un profond soulagement, car il ne croit pas à la guerre, ne peut y donner son adhésion, et préconise plutôt « jusqu'à son dernier souffle, [de] refuser et [de] détester cela » (174). Ceux qui ont raison, d'après Fabrice, ce sont ceux qui fuient la guerre et non pas ceux qui l'acceptent : « Celui à qui la guerre ne fait point horreur, c'est lui le vrai lâche! » (175). Il y a dans ce roman un réquisitoire violent contre la guerre, contre les méthodes abjectes d'embrigadement de l'armée, contre tous les « gardes-chiourmes » que sont les sergents, contre l'espèce de sadisme qui s'empare des officiers anglophones à bousculer les « *Goddam bastards* » (169), les « *Frenchies* » (170) qui ont voulu tourner le dos à la conscription. En 1956, Boris Vian chante *Le Déserteur*, Jean Simard questionne le bonheur des « fils » québécois et tous les deux accablent la guerre de mépris et d'opprobre. Dès lors, « Je ne veux plus la faire » n'est pas un refus individuel, mais le mot d'ordre d'une génération.

C'est dans un tel contexte qu'apparaît *La Guerre, yes sir!* (1968) qui raconte non pas l'histoire des combattants au front, mais celle des déserteurs et de ceux qui refusent la guerre. Joseph préfère se trancher la main gauche plutôt que participer à la « guerre des Anglais » (Carrier 1966, 102). Amélie cache deux déserteurs, son mari Henri et son amant Arthur qui, tour à tour, partagent son lit. Ceux-ci refusent de combattre pour les « gros » qui aiment bien les « petits », quand ils ont besoin de bras pour faire la guerre. Ce sont surtout les Anglais qui sont identifiés comme des « gros ». Ce sont les Anglais qui viennent chercher les Canadiens français dans leurs villages et qui les mènent de force à la guerre; ce sont eux qui ramènent le cercueil de Corriveau; ce sont eux qui empêchent les villageois d'agir à leur guise et qui les chassent de la maison des Corriveau. Dans *La*

Guerre, yes sir!, ce sont les Anglais qui, sont les « gros », les exploiters, et non les Allemands.

La Guerre, yes sir! est une satire féroce de la Seconde Guerre mondiale avec ce qu'elle a comporté de violent, de cruel et d'absurde. Pourquoi les Canadiens français vont-ils combattre? Pourquoi Corriveau est-il mort au « champ d'honneur »? La mort de Corriveau est peu glorieuse : en courant se soulager derrière une haie, il saute sur une mine. À la gare, son cadavre est traité comme un colis égaré. Son cercueil sert de banc pour les soldats anglais, puis de table pour les villageois lors de la veillée du corps. Corriveau est parti au bout du monde, combattre pour un pays qu'il ne connaît pas, et il revient dans un cercueil drapé du *Union Jack* que sa mère ne reconnaît pas et qu'elle appelle une « couverture » (49), ce qui scandalise les soldats anglais. Joseph, Henri, Arthur et même le soldat Bérubé s'interrogent sur l'absurdité de la guerre. Somme toute, comme le déclare le père Corriveau, les hommes qui ont eu le courage de « fuir la guerre comme la peste » sont des héros, « mais personne le sait » (Carrier 1973, 101).

À la suite du conflit au Vietnam, la guerre est perçue comme un mal qui déshonore et avilit à tout jamais le genre humain, ce qui ne peut entraîner qu'une nouvelle façon, peu élogieuse, de décrire les vétérans. Qu'ils aient écrasé le nazisme ou perpétré des massacres dans les rizières, les vétérans ne sont plus des libérateurs mais des paumés aux mains ensanglantées. Le Guillaume des *Plouffe* (1948), qui racontait avec alacrité son expérience guerrière, est fort différent du personnage triste et mélancolique, hanté par les horreurs de la guerre, que nous retrouvons dans *Le Crime d'Ovide Plouffe* (1982). La réinsertion sociale de l'ex-soldat est difficile car Guillaume est en proie à une obsession de sorte qu'il ne s'appartient plus. La nuit, Guillaume s'éveille en sueurs et donne des coups de poing dans les murs. Il sombre dans une profonde dépression, se met à trembler et à perdre l'appétit.

Au contact de la grande nature de l'Île d'Anticosti, Guillaume connaît une forme d'apaisement. Il peut alors méditer à loisir sur les circonstances qui ont bouleversé sa vie et tenter de comprendre ce que « la guerre avait tué en lui, adolescent jadis si insouciant, si calmement heureux » (Lemelin 1982, 27). Dans la forêt, il confronte ses démons, la peur qu'il a connue, la mort qu'il a fréquentée, tous ces jeunes hommes qu'il a tués et qui lui ressemblaient : « Tu tues, tu tues et quand tu regardes ceux que t'as tués, couchés par terre, jeunes comme toi, frisés comme toi, même Allemands, tu pleures et tu te demandes ce que tu fais sur la terre » (28). Guillaume se souvient en particulier d'une belle Allemande qui l'avait attiré dans un

guet-apens et qu'il a abattu. À la fin du roman, Guillaume deviendra copropriétaire d'une concession forestière et s'enfoncera dans la forêt hanté par ses souvenirs. Un deuxième personnage important a été marqué par la guerre. Marie Jourdan, la fille d'une collaboratrice, s'est installée à Québec afin d'échapper aux persécutions. Lorsqu'Ovide Plouffe rencontre Marie, il subit le même envoûtement que le capitaine Jacques Grenon dans *Deux portes... une adresse*. Sa vie bascule et il oublie sa femme légitime. *Le Crime d'Ovide Plouffe* porte essentiellement sur les difficultés conjugales du couple Ovide Plouffe et Rita Toulouse, mais il est tout de même symptomatique que les deux personnages issus de la guerre soient un vétéran névrosé et la fille d'une collaboratrice. Les personnages qui reviennent de guerre ne sont plus des héros, mais des survivants profondément blessés par ce qu'ils ont vécu.

Le roman *L'Emmitouflé* (1977) n'est qu'une suite de récits de déserteurs, de Québécois qui ont échappé à toutes les guerres du siècle dernier, de la Première Guerre mondiale à la guerre du Vietnam. Face à des vétérans américains qui s'ennuient et qui évoquent avec plaisir les Allemands qu'ils ont abattus à la mitrailleuse ou brûlés vifs au lance-flammes, les déserteurs expliquent avec une voix pondérée pourquoi ils ont refusé de prendre les armes. Certes, « un homme vivant en vaut bien mille autres morts » (Caron 95), mais la raison principale de leur refus est que cette guerre n'était pas la guerre des Canadiens français : « on n'avait ni le temps ni les moyens d'aller défendre les autres. On avait trop de choses à faire dans notre propre pays. [...] notre guerre, ça faisait deux cents ans qu'on la faisait contre les roches, contre les moustiques et contre l'hiver. Six mois dans les champs, six mois dans les chantiers! Vous ne trouvez pas que c'est assez? » (63 et 97). Nazaire le mélancolique n'est pas un lâche. Il n'a tout simplement pas envie d'aller à la guerre et il fuit dans les bois pour éviter la conscription. Nazaire servira d'exemple à son neveu, Jean-François, lorsque surviendra la guerre du Vietnam.

Dans *L'Emmitouflé*, et dans une certaine mesure dans *Le Crime d'Ovide Plouffe*, on propose au lecteur une vision de la Seconde Guerre mondiale fortement inspirée par la guerre du Vietnam. Certes, Jean-François refuse de combattre au Vietnam, comme son père et son oncle ont refusé de combattre en Europe, mais d'autres éléments font en sorte qu'il y a confusion au sujet de la guerre qui est décrite. Dans ces romans, on ne mentionne ni Hitler, ni les exactions des troupes nazies, ni les camps de la mort. Les jeunes conscrits ne comprennent pas pourquoi ils sont envoyés outre-mer. Ils envahissent un pays et tuent des hommes qui leur ressemblent, « jeunes comme [eux], frisés comme [eux] » (Lemelin 1982,

28). Ils en viennent même à tuer des civils, des femmes. Guillaume Plouffe est traumatisé à la suite de ses expériences de guerre et ressemble au conscrit américain de retour du Vietnam, tel que dépeint dans les films pacifistes : hanté par le passé, sujet à des cauchemars, ayant à l'occasion un comportement violent. Tel un « hippy », il ne peut trouver la paix que dans le cadre enchanteur de la forêt, où il vit à l'écart de cette société malsaine qui l'a envoyé tuer ses semblables. Le véritable héros de ces romans, c'est le pacifiste qui conteste la guerre et qui refuse la conscription, et non l'halluciné qui revient des champs de la mort.

Fantaisies sur la guerre

À mesure que les années passent et que les témoins disparaissent, la description de la Seconde Guerre mondiale devient de plus en plus fantaisiste. Dans *Le Bateau d'Hitler* (1988), le nationaliste André Chénier accepte de devenir lecteur à la Maison de la Radio de Berlin par amour d'une femme et d'un pays. Responsable des émissions de propagande destinées au Canada français, von Chénier se présente comme un partisan de la Laurentie libre et dénonce le mépris des orangistes qui envoient les Canadiens français au front afin qu'ils soient exterminés. Il répète inlassablement à la radio que le Führer offre son indépendance au Québec, ainsi qu'une entente économique avec le Grand Reich. Mais ce « Nelligan de la désinformation » (Turgeon 71) est aussi un agent double qui transmet des renseignements chiffrés par Radio-Berlin. Von Chénier assiste aux derniers moments du Reich et est exécuté avec sa fiancée dans le bunker d'Hitler. L'ironie et une volonté de distanciation face au tragique historique maintiennent le ton désinvolte du *Bateau d'Hitler* qui relève davantage de la bande dessinée que du roman par ses bouleversements saugrenus et ses personnages caricaturaux.

Si un roman peut servir à invalider la thèse nationaliste ou du moins à souligner le désespoir des souverainistes, il peut aussi servir à discréditer les extrémistes qui veulent préserver l'unité nationale à tout prix. Dans *Le Sang des autres* (1979), les vétérans de la septième escadrille de bombardiers se souviennent avec nostalgie de leurs faits d'armes : « écraser l'adversaire et avoir raison de le faire ; tuer en toute justice ; démolir, détruire pour une cause dite juste et bonne. Quelle inoubliable frénésie que celle du combattant ! » (Mathieu 70). Ils évoquent les villes détruites, les corps d'enfants brûlés, les femmes enceintes au ventre déchiré, « c'était beau, grand et noble. [...] Car l'horreur et la folie ne pouvaient être que dans un seul camp : l'autre, l'adverse » (71-72). Afin d'assurer une paix durable

« dans un pays voué au plus bel avenir » (122), ces vétérans anglophones l'arguent de l'essence par des avions-citernes et brûlent vif cent mille Québécois réunis pour célébrer la fête nationale du 24 juin. Dans *Le Sang des autres*, Mathieu vilipende la mémoire des vétérans, confond guerre totale et référendum, et produit un roman qui cherche à exploiter de façon outrancière le nationalisme et les événements de 1980.

L'absence de mémoire et la méconnaissance de l'Histoire expliquent aussi les critiques adressées au roman *La Constellation du Cygne* (1985). À Paris, pendant la guerre, la prostituée juive Celia Rosenberg et l'officier nazi Karl-Heinz Hausen sont soulevés par une telle passion, et ce en dépit des interdits racistes et sociaux, qu'ils ne peuvent plus se quitter. Celia se retrouve à Berlin, dans la maison de Karl-Heinz, puis à Auschwitz où son amant occupe un poste important. Celia Rosenberg n'a jamais porté l'étoile jaune. Elle ne veut pas comprendre ce que signifie être juive et aimer à la folie un officier nazi. Mais en août 1944, Celia rencontre un paysan polonais qui lui parle de ces centaines d'hommes, de femmes et d'enfants amaigris, le crâne rasé, qui avancent lentement le long d'une route poussiéreuse, vers des fosses remplies à ras bord de cadavres. Révoltée par le comportement de Karl-Heinz, Celia demande à mourir parmi les siens. Elle meurt dans une chambre à gaz d'Auschwitz et son cadavre est brûlé dans un four crématoire.

Roman de passion et de guerre, *La Constellation du Cygne* est aussi une œuvre où l'érotisme, les sciences occultes et la métempsycose jouent un rôle important. Dans l'au-delà de la constellation du Cygne, Celia, ou du moins son « corps éthériques » (Villemaire 151), refuse de haïr ses bourreaux, car elle sait qu'aussi longtemps que l'être humain accordera de l'importance aux choses d'ici-bas, aux actes des nazis, aussi condamnables soient-ils, il restera enchaîné au cycle des naissances et des morts. Villemaire, qui croit en la réincarnation, avoue avoir écrit cette « histoire d'une vie antérieure » (Giguère 52) dans un but cathartique, pour se libérer de cette mémoire et, qu'en écrivant, elle s'est « trouvée à pardonner à Hitler » (Robert 397). Son roman et ses entrevues ont fait bondir les critiques. Le problème avec ce que les critiques ont qualifié de « débordements de l'imaginaire », c'est que « sous le louable prétexte de rompre avec toute hiérarchisation, ils en viennent, pour la baliser, à banaliser l'Histoire ». La Shoah est alors réduite « à *de l'histoire*, à du simple matériau narratif » et perd « de sa *mémoire*, de sa charge idéologique » (Andrès 381). On reproche à l'auteure sa naïveté et les invraisemblances de son roman, à tel point qu'on l'a accusée d'avoir transformé l'Holocauste « en fantasmes pour éditions d'Harlequin » (Bayard 112). Ce sont des

critiques acerbes, mais on ne peut amoindrir l'expérience de la Shoah ni jouer impunément avec l'Histoire afin d'atténuer les atrocités nazies. Comme l'exprimait si bien Malraux au sujet de la plus monstrueuse organisation d'aviation qui ait jamais été tentée : « Avec les camps, Satan a reparu visiblement sur le monde... » (Malraux 1967, 569).

À l'aube de ce nouveau millénaire, les romanciers ne devraient-ils pas être en mesure d'évaluer à sa juste mesure le nazisme et ses horreurs? Il semble que non. Dans la saga *Le Royaume de mon père* (2000-2002), la gaspésienne Marianne Mayol, aussi connue sous le nom de Mary Ann Mayol Windsor, lady Belvedere, est le « fruit illégitime » de la liaison d'Edward, prince de Galles, et d'une belle Canadienne française. Elle se rend en Allemagne afin de libérer son fiancé, le pianiste Claude Foucault accusé d'espionnage et interné à Dachau. Mary Ann rencontre le Führer et décrit cet individu qui a ensanglanté le monde comme un « homme épuisé » (Cliff 2000, 303) qui semble porter « le poids de l'Europe entière » (306) sur ses épaules courbées. Séduit par la jeunesse et l'amour de Mary Ann, le Führer accepte de libérer Claude. Mary Ann affronte les difficultés avec courage et détermination afin d'être à la hauteur de l'admiration de son père et de l'amour de son fiancé. La vérité historique est secondaire dans ce récit qui décrit les rêves et les émotions d'une Cendrillon gaspésienne qui connaît trop d'aventures.

Après ces romans exubérants où dominent le relativisme historique et la méconnaissance (volontaire ou involontaire) de l'histoire, il est agréable de se pencher sur les romans bien documentés qui composent *Ces enfants d'ailleurs* (1992-1994). Ces romans racontent l'histoire de la famille Pawulski qui, à Cracovie, a connu toutes les vicissitudes de la guerre. Tomasz, le père, a été envoyé au camp de travail de Saschenhausen. Zofia, la mère, a travaillé avec des résistants à l'acheminement du courrier clandestin. À la suite d'une rafle, Tomasz et Zofia sont mitraillés et le dernier-né, Adam, disparaît. Leur fils aîné Jerzy est déporté dans un camp de travail en Russie, puis il rejoint les forces armées polonaises. Les deux autres enfants, Jan et Élisabeth, réussissent à fuir par-delà les Carpates et à se rendre au Canada. Dans ce nouveau pays, où « on dirait qu[e] la guerre n'a jamais existé » (Cousture 1992, 251), les enfants ne comprennent pas ces Canadiens qui se plaignent d'une guerre qui, pour la majorité d'entre eux, s'est limitée à un rationnement des produits et des vivres. Ce très grand pays est pour les enfants source de joie, de paix et d'espoir mais aussi de craintes, de nostalgie et de misère. Il faut réapprendre à vivre en sachant que plus jamais rien ne sera pareil. Peu à peu, les Pawulski se réenracinent, mais ils ne pourront jamais oublier ce qu'ils ont vécu. L'auteure raconte

avec beaucoup de respect la vie de ces petites gens « que personne ne connaît mais qui, à eux seuls, donnent un sens au sacrifice de tant de vies » (264). *Ces enfants d'ailleurs* dépassent l'historiette superficielle et présentent une intéressante reconstitution de l'invasion nazie, décrivant celle-ci selon le point de vue d'une famille polonaise entraînée bien malgré elle dans les tourmentes de l'Histoire.

La guerre occupe aussi une place importante dans *Le Goût du bonheur* (2000-2001) et modifie le destin de plusieurs personnages. On retrouve dans cette œuvre des personnages intolérants et antisémites, mais les personnages qui retiennent l'attention du lecteur sont ceux « qui vont de l'avant sans jamais craindre le jugement d'autrui, quitte à transgresser des lois jusque-là immuables » (Laberge 2001a, 48). Adélaïde entretient une relation avec un juif marié et père de famille qui disparaît pendant la guerre. Nic McNally épouse Adélaïde pour protéger la jeune femme et son enfant adultérin, mais part à son tour à la guerre. Presque tous les personnages masculins partent combattre après avoir demandé à leur femme de comprendre et d'accepter « que des raisons supérieures, que des chicanes qui se passent en Europe [...] vont venir faire éclater [leur] vie et la dévaster à jamais » (245).

À la fin de la guerre, il y a ceux, tel Alexandre, qui ne reviennent pas d'Europe et dont les enfants ne pourront jamais contempler un champ au soleil « sans y voir quelqu'un de "pété en morceaux" au milieu » (296). Ceux qui survivent aux champs de massacre tentent de refaire leur vie tant bien que mal, mais les couples retrouvent difficilement leur ardeur et leur amour passés. Béatrice n'accepte pas le célibat forcé de la guerre et n'a que faire de son mari qui revient de Sicile amputé d'un bras. Léopold trouve « que le retour est pire que la blessure » (357) et se pend dans les lieux d'aisances de la gare Windsor. En Provence, Maurice a connu une Française qui lui a donné un fils. Blessée par l'infidélité de son époux, Isabelle s'éloigne de Maurice, mais ne se résout pas à divorcer.

Comment, dans de telles circonstances, panser les blessures et « libérer les fantômes qui [...] peuplent [l]es cauchemars » (454) du conjoint qui a connu les horreurs de la guerre? Adélaïde pousse Nic à parler et par la parole, elle réussit à démonter « un autre morceau de l'abri métallique intérieur de Nic qui recèle la souffrance horrifiée et les carnages dont il a été témoin » (455). Elle réussit ainsi à préserver son couple et à réinsérer Nic dans la vie civile. Jeannine fera de même avec Fabien. Elle le laissera parler, « vomir son mal, cracher ses secrets » (525). Peu à peu, Adélaïde et Jeannine mettent dehors les fantômes mutilés, la terre éclatée et les hommes « pétés en morceaux ». Dans *Le Goût du bonheur*, il n'y a pas de

descriptions d'opérations militaires et la guerre n'est, somme toute, qu'un des éléments qui joue un rôle dans la séparation du couple. Elle éloigne l'homme de celle qu'il aime et le soumet à diverses tentations, sans lui fournir de possibilités de bonheur. À la suite du retour des soldats, les couples se séparent ou, grâce au pouvoir apaisant de la parole et de l'amour, se reconstruisent. La guerre n'est qu'un élément perturbateur de plus dans cette œuvre qui traite du choc des désirs et des amours, et de ce « goût du bonheur » qui motive les personnages « à se battre, à ne pas accepter n'importe quoi, à croire en [eux]-même[s] et en [leur] capacité de vaincre les difficultés » (386).

Conclusion

Quatre mots résument les étapes distinctes de l'évolution du thème de la Seconde Guerre mondiale en littérature québécoise : hésitation, engagement, remise en question et refus. Les premiers romans portent essentiellement sur la question de la participation du Canada à une guerre « étrangère ». Si les personnages finissent par s'enrôler dans l'armée, après bien des hésitations, ils le font pour échapper à la misère et nourrir leurs familles, ou pour réaliser un idéal. Que ce soit pour répondre aux nécessités de la vie ou à des valeurs morales et intellectuelles, les personnages partent outre-mer parce que la guerre représente une forme de salut. Les soldats sont animés par l'espoir d'un changement dans leur existence et d'une transformation radicale de la société occidentale.

Toutes les rationalisations des civils s'évanouissent sur le champ de bataille. Dans les romans qui portent sur les opérations militaires, le soldat, confronté à une mort violente, acquiert rapidement l'instinct de feu, découvre les vertus de la haine et connaît la fraternité d'armes. Il n'est qu'un pion sur l'échiquier de la guerre, mais au combat ce pion éprouve sa valeur. La guerre et la présence quotidienne de la mort transforment les soldats, les révèlent à eux-mêmes. La guerre est un terrain de vérité et ceux qui ont défié la mort, qui ont vu l'image de leur propre mort et qui sont revenus de cette épreuve suprême sont transformés à tout jamais. Ils gardent une nostalgie poignante de la vie dangereuse, de la grandeur de l'homme, et ne peuvent comprendre les ronds-de-cuir pour qui la guerre a représenté des années de profits économiques.

Dans les romans des années cinquante, le personnage du retour-du-front sert à stigmatiser la société canadienne-française qui n'a guère changé malgré les événements de la guerre. Ayant connu une évolution qui ne cadre plus avec le milieu qu'ils ont laissé, les vétérans doivent amputer leurs

idéaux, devenir des « mutilés de paix », selon le mot de Montherlant (182), et se remettre dans le moule de la banalité et de l'hypocrisie, s'ils veulent réintégrer la société. Plusieurs s'adaptent, d'autres repartent sur les routes à la quête de leur idéal perdu, quelques-uns se rebiffent contre ce qui leur est proposé. Personnage pathétique ou éclairé, le retour-du-front est une figure emblématique d'une société en transition.

Une vision négative de la guerre s'impose vers la fin des années cinquante. Dans certaines œuvres, la guerre est considérée comme un immense gâchis et le véritable lâche n'est plus l'objecteur de conscience, mais celui qui s'enrôle et qui assassine. La Seconde Guerre mondiale est traitée comme la guerre du Vietnam, ce qui donne lieu à des interprétations fantaisistes, voire morbides, de la lutte antinazie. Ces débordements de l'imaginaire présentent pêle-mêle le meilleur et le pire, et révèlent trop souvent une absence de mémoire et une méconnaissance de l'histoire. Dans d'autres œuvres, plus imposantes, les auteurs tentent de restituer l'époque et de décrire la gamme des sentiments et des comportements provoqués par une guerre. À mesure que nous progressons dans le siècle, le roman qui aborde le sujet de la guerre sert davantage à souligner nos valeurs, nos fantasmes, qu'à nous faire comprendre ce que fut la Seconde Guerre mondiale. Il jette surtout un éclairage sur l'époque où le roman a été écrit, comme le suggèrent les romans de guerre rédigés en pleine fièvre nationaliste.

Dans ces œuvres, la guerre en soi demeure une horreur et les survivants en sont pleinement conscients. Les romans de guerre, *Neufs jours de haine* et *Les Canadiens errants* en particulier, racontent la participation canadienne à la libération de l'Europe à partir de l'expérience personnelle des soldats, des sans-grade, de ceux qui normalement sont interdits de parole. Le soldat est pris dans un gigantesque engrenage qu'il ne contrôle pas, en face duquel son sort infiniment dérisoire ne fait plus le poids. Tout peut arriver : une contre-attaque inattendue, la capture par les Allemands, une blessure ou la mort, une décoration militaire ou la cour martiale. Le soldat est confronté aux derniers perfectionnements des moyens techniques et scientifiques de destruction et il participe à une guerre où ont été transgressées les limites imaginables de la barbarie. La Seconde Guerre mondiale est une guerre qui matériellement et moralement laisse l'humanité devant une destruction sans pareille dans l'histoire. L'homme de l'après-guerre est hanté par le souvenir des horreurs qu'il a vues et qu'il a commises. Il ne s'agit pas ici d'une littérature qui chante la « gloire » de la guerre, comme le ferait une certaine tradition littéraire française.

Dans ces romans, il n'y a pas d'esthétisation de la guerre. La guerre n'est ni belle ni jolie comme le clamait Apollinaire (117). Carillon, Valmy, Saint-Eustache, Waterloo, ces lieux-dits de la géographie guerrière émeuvent l'esprit des collégiens. Mais Dresde, Stalingrad, Auschwitz, Hiroshima évoquent l'horreur. De même, il n'y a pas d'envolées lyriques, de périodes ronflantes et correctes dans ces romans, car les auteurs décrivent l'absurdité et les atrocités de la guerre moderne. Dans ces récits de haine, de mort et de peur, il n'y a pas de véritables héros, car le soldat n'est qu'une pièce d'un mécanisme, une pièce interchangeable qui se brise facilement dans la boue et le sang, de sorte que ces récits moins poétiques, moins romantiques, sont plus proches, du moins il nous semble, de ce qu'est la réalité de la guerre.

Dans les romans de la Seconde Guerre mondiale, les auteurs canadiens-français montrent les horreurs des batailles, les membres déchirés, le sang qui coule, les plaintes, les murmures et les râles des combattants. Mais, si « Très bas dans le ciel, des nuées sombres annonçaient l'orage » (Roy 1978, 386) à la suite des premières défaites, des premiers désastres, l'espoir est possible et même nécessaire. Les auteurs décrivent des personnages comme Emmanuel et Kouska qui malgré les atrocités de la guerre éprouvent de généreux sentiments, défendent une certaine idée de l'humanité et ont le sentiment d'avoir, comme l'écrivait André Malraux, jusqu'à leur dernier souffle, « combattu pour ce qui, de [leur] temps, aurait été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir » (1925, 311). Les auteurs évoquent des âmes altérées de sacrifices, des soldats qui accomplissent, à la lueur des obus, des devoirs héroïques et qui prennent conscience de leur vérité sur les champs de bataille. Dans ces œuvres inspirées par la Seconde Guerre mondiale, le « devoir de ne pas oublier » cohabite avec le « devoir d'espérer » (Levi 219) pour le malheur et l'enseignement des hommes.

Ouvrages cités

- Allard, Jacques, « *Fifty-Fifties* : Espaces socio-fictifs du réalisme spirituel », *Le Roman contemporain au Québec (1960-1985)*, Montréal, Fides, coll. « Archives des Lettres canadiennes », 1992, p. 9-32.
- Andrès, Bernard, « Du littéraire et du spirituel », *Voix et Images*, n° 33, printemps 1986, p. 380-382.
- Apollinaire, Guillaume, *Calligrammes*, Paris, Gallimard, 1960, 192 p.
- Bayard, Caroline, « Serait-ce cela inspirer l'Amérique? : *La Constellation du Cygne* de Yolande Villemaire », *Québec Studies*, n° 6, 1988, p. 112-120.

- Caron, Louis, *L'Emmitouflé*, Paris, Robert Laffont, 1977, 242 p.
- Carrier, Roch, *La Guerre, yes sir! Pièce en quatre actes*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, 164 p.
- , *La Guerre, yes sir!. La Trilogie de l'âge sombre*, Montréal, Stanké, coll. « Le petit format du Québec », 1996, 137 p.
- Cliff, Fabienne, *Le Royaume de mon père*, Montréal, VLB éditeur, tome 1 : *Mademoiselle Marianne*, 2000, 508 p.; tome 2 : *Miss Mary Ann Windsor*, 2001, 364 p.; tome 3 : *Lady Belvédère*, 2002, 511 p.
- Cloutier, Eugène, *Les Inutiles*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1956, 202 p.
- Couture, Arlette, *Ces enfants d'ailleurs*, Montréal, Libre expression, tome 1 : *Même les oiseaux se sont tus*, 1992, 600 p.; tome 2 : *L'Envol des tourtereaux*, 1994, 408 p.
- Dubé, Marcel, *Un simple soldat*, Montréal, Quinze, coll. « Québec dix sur dix », 1981, 150 p.
- Élie, Robert, *La Fin des songes*, Montréal, Beauchemin, 1950, 256 p.
- Gagnon, Maurice, *Les Chasseurs d'ombres*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1959, 279 p.
- Gélinas, Gratien, *Les Fridolinades 1938, 1939, 1940*, Montréal, Leméac, 1988, 342 p.
- , *Les Fridolinades 1941 et 1942*, Montréal, Les Quinze, 1981, 367 p.
- , *Les Fridolinades 1943 et 1944*, Montréal, Les Quinze, 1981, 351 p.
- , *Les Fridolinades 1945 et 1946*, Montréal, Les Quinze, 1980, 371 p.
- , *Tit-Coq. Pièce en trois actes*, Montréal, Éditions de l'Homme, 1968, 197 p.
- Giguère, Suzanne et Marie-Claude Trépanier, « Yolande Villemaire. Interview », *Lettres québécoises*, n° 40, hiver 1985-1986, p. 50-52.
- Hartex, Pierre [pseudonyme de Pierre Daviault], *Nora l'énigmatique*, Montréal, Société des éditions Pascal, 1945, 150 p.
- Laberge, Marie, *Le Goût du bonheur*, Montréal, Boréal, tome 1 : *Gabrielle*, 2000, 607 p.; tome 2 : *Adélaïde*, 2001, 651 p.; tome 3 : *Florent*, 2001, 761 p.
- Langevin, André, *Évadé de la nuit*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1951, 245 p.
- Lemelin, Roger, *Le Crime d'Ovide Plouffe*, Montréal, Québec, ETR, 1982, 500 p.
- , *Pierre le magnifique*, Montréal, Les Éditions La Presse, 1973, 261 p.
- , *Les Plouffe*, Québec, Bélisle éditeur, 1948, 471 p.
- Levi, Primo, *Conversations et Entretiens*, Paris, Robert Laffont, coll. « 10/18 », 1998, 309 p.

- Malraux, André, *Antimémoires*, tome I, Paris, Gallimard, 1967, 607 p.
- , *La Condition humaine*, Paris, Gallimard, coll. « Folio plus », 1925, 412 p.
- Mathieu, André, *Le Sang des autres*, [Boisbriand], Éditions André Mathieu, 1981, 309 p.
- Montherlant, Henry de, *Chant funèbre pour les morts de Verdun, Essais*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1963, 1604 p.
- Richard, Jean-Jules, *Neuf jours de haine*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1999, 401 p.
- Robert, Lucie, « Entrevue avec Yolande Villemaire », *Voix et Images*, n° 33, printemps 1986, p. 390-405.
- Roy, Gabrielle, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Stanké, coll. « Québec dix sur dix », 1978, 397 p.
- , *Fragiles Lumières de la terre*, Montréal, Stanké, coll. « Québec dix sur dix », 1982, 249 p.
- Simard, Jean, *Mon fils pourtant heureux*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1956, 228 p.
- Turgeon, Pierre, *Le Bateau d'Hitler*, Montréal, Boréal, 1988, 222 p.
- Vac, Bertrand [pseudonyme d'Aimé Pelletier], *Deux Portes... une adresse*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1952, 240 p.
- Vaillancourt, Jean, *Les Canadiens errants*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1994, 250 p.
- Villemaire, Yolande, *La Constellation du Cygne*, Montréal, Éditions de la pleine lune, 1985, 179 p.